

tique, mais que l'usage et la raison autorisent, et qui, reçues dans le langage, ne sont plus soumises à aucun examen.

§ II.

DU PLÉONASME.

Cette seconde figure de construction est le contraire de l'ellipse. Dans celle-ci on supprime des mots nécessaires à la plénitude de la phrase, mais dont on peut aisément suppléer la valeur; dans celle-là on ajoute des mots superflus qui pourraient être retranchés sans rien faire perdre du sens.

Lorsque ces mots superflus, quant au sens, donnent au discours ou plus de grâce, ou plus de netteté, ou enfin plus de force et d'énergie, le pléonasm est une figure autorisée et même nécessaire.

(Dumarsais, *Encycl. méth.*, au mot *construction*, et sa *Logique*, page 116.)

Quand on dit : « Louis XII, le *bon roi Louis XII*, mérita le glorieux surnom du Père du Peuple; » ces mots *le bon roi Louis XII* marquent encore plus expressément la bonté de ce prince, que si l'on eût dit *le bon roi Louis XII*, sans répéter le nom propre, pour ajouter l'épithète de *bon*, qui fixe l'attention sur la bonté.

(Duclos, supplément à la Grammaire de P. R., page 222.)

La répétition du régime dans ce vers de Racine :

Eh ! que m'a fait à moi, cette Troie où je cours ?

(*Iphigénie*, acte IV, sc. 6.)

marque non seulement qu'Achille n'avait point d'intérêt personnel dans la guerre, mais il se distingue d'Agamemnon, dont on fait sentir l'intérêt direct. (Même autorité.)

La répétition du mot *vu*, et des mots *de mes yeux*, dans Voltaire (*Mérope*, act. V, sc. 6) :

Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,

Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.

dans La Fontaine (*le Dépositaire infidèle*) :

Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je.

et dans Molière :

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,

Ce qu'on appelle vu. (*Tartuffe*, acte V, sc. 3.)

est donc grammaticalement une double superfluité; mais cette superfluité ajoute des idées accessoires, qui augmentent l'énergie du sens, et qui font entendre qu'on ne parle pas sur le rapport douteux d'autrui, ou qu'on n'a pas vu la chose par hasard et sans at-

tention, mais qu'on l'a vue avec réflexion, et qu'on ne l'assure que d'après sa propre expérience bien constatée.

(Beauzée, *Encycl. méth.*, au mot *pléonasm*.)

L'usage permet encore plusieurs pléonasmes qui n'emportent avec eux aucun genre de beauté, mais qui ne sont cependant point regardés comme vicieux dans le style familier : « Je monte en haut. » — « Je descends en bas. » — « J'ai uni ces deux terres ensemble. » (442) (*Le Dict. de l'Académie*.)

« Je l'ai entendu de mes propres oreilles. » — « Voler en l'air. »

(Vaugelas, 160^e Rem. — Th. Corneille et l'Académie dans ses *Observations sur cette remarque*.)

... Point de bruit davantage.

Montez là-haut.....

(Molière, *l'École des Femmes*, acte II, sc. 6.)

« La flamme monte en haut. » — « Les pierres tombent d'en haut. » — « Je le lui ai dit à lui-même. » (WAILLY.)

Qu'on ne laisse monter aucune âme là-haut.

(Racine, *les Plaideurs*, acte I, sc. 6.)

sont des licences qui servent à exprimer ce que l'on veut dire d'une plus forte manière.

Mais le pléonasm qui n'est pas autorisé par l'usage, et qui n'ap-

(442) Loin de voir un pléonasm dans l'expression *monter en haut, descendre en bas*, M. Laveaux y voit une ellipse, c'est-à-dire, le contraire.

Monter et descendre ne se construisent pas sans complément. *Vous descendez, d'où?* de la chambre; mais un homme, dont les appartements sont partie au bas de la maison, et partie dans le haut, dira fort bien à ses gens, s'il est au rez-de-chaussée : *Montez en haut*; et s'il est en haut, *descendez en bas*; c'est-à-dire, montez dans les appartements que j'ai en haut, descendez dans les appartements que j'ai en bas; à moins qu'il ne veuille désigner un lieu particulier, et alors il le nomme. Le besoin toujours renaissant d'exprimer indéterminément l'idée de montée et de descente a sollicité l'ellipse, dont un des principaux services est de faire dire en peu de mots ce qu'il faut dire souvent.

Unir ensemble. Plusieurs, dit Féraud, condamnent cette expression comme un pléonasm, une superfluité de mots; mais Vaugelas (160^e Remarque), Chapelain et Th. Corneille l'ont approuvée. On sait bien qu'on ne peut *unir* sans mettre *ensemble*; mais aussi on ne peut voir que de ses yeux et entendre que de ses oreilles. Ainsi, par la même raison, il faudrait condamner *je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles*, etc., expressions généralement reçues.

Nous ne croyons pas, fait observer M. Laveaux (au mot *ensemble*) sur cette remarque, que l'expression *unir ensemble* puisse être justifiée par les expressions, *je l'ai vu de mes propres yeux, je l'ai entendu de mes propres oreilles*. Ici il y a

porte ni plus de netteté, ni plus de grâce, ni plus d'énergie, est un vice, ou du moins une négligence que l'on doit éviter. Ainsi on ne doit pas joindre à un substantif une épithète qui n'ajoute rien au sens, et qui n'offre que la même idée. Ce vers de Voltaire (*le Dépositaire*, act. I, sc. 2) :

Mes emplois sont *bien lourds*. — Je le sais. — *Bien pesants*.

est vicieux ; car si les emplois sont lourds, ils sont pesants.

« *L'isthme* séparait par une *langue de terre* deux mers voisines » offre encore le même vice ; car c'est comme si l'on disait : *l'isthme séparait par un isthme*, puisqu'un *isthme* est une langue de terre entre deux mers. Dans cette phrase : « Il se vit *forcé malgré lui* de « renoncer à son entreprise, » l'expression *malgré lui*, n'ajoutant rien au sens, est une superfétation grammaticale, car on ne peut être forcé que malgré soi.

Enfin des substantifs à peu près synonymes, accumulés dans une même phrase, forment des pléonasmes que le bon goût réprouve. Ainsi Voiture aurait dû rejeter cette phrase : « Cicéron avait « étendu les *bornes* et les *limites* de l'éloquence, » parce que *limites* n'ajoute rien à l'idée de *bornes*.

(Dumarsais, *Encycl. méth.*, au mot *construction*.)

§ III.

DE LA SYLLEPSE OU SYNTHÈSE.

La syllepse a lieu lorsque les mots sont employés selon la pensée

réellement pléonasmes en prenant ce mot en bonne part ; c'est-à-dire qu'il y a des mots qui paraissent superflus par rapport à l'intégrité du sens grammatical, et qui servent pourtant à y ajouter des idées accessoires, surabondantes, qui y jettent de la clarté ou qui en augmentent l'énergie. Quand on dit : *je l'ai vu*, la phrase est grammaticalement complète ; et si l'on ajoute *de mes propres yeux*, c'est pour donner plus d'énergie à l'expression, pour affirmer avec plus de force qu'on a vu.

Au contraire, dans *unir deux choses ensemble*, il n'y a point de pléonasmes, et sans le mot *ensemble*, le sens grammatical ne serait pas complet. En effet, *unir* est un verbe actif qui exige un régime direct et un régime indirect ; on *unit une chose à une autre*, on *unit deux choses à une troisième*, ou à *plusieurs autres choses*. Ainsi quand on dit, *on les a unis*, à moins qu'on ne parle de deux amants mariés, la phrase n'est pas complète, car on n'exprime pas à quoi on les a unis. On pouvait les unir, ou *ensemble*, ou à *d'autres choses*. *Ensemble* est donc nécessaire pour compléter le sens grammatical, et il n'y a là ni pléonasmes, ni périsologie.

plutôt que selon l'usage de la construction grammaticale, comme quand je dis : *Il est six heures* ; car, selon la construction, il faudrait dire : *Elles sont six heures*, comme on le disait autrefois, et comme on dit encore : *Ils sont six, huit, quinze hommes*. Mais ce que l'on prétend n'étant que de marquer un temps précis et une seule de ces heures, savoir la sixième ; ma pensée, qui se fixe sur celle-là, sans faire attention aux mots, fait que je dis : *Il est six heures*, plutôt que, *elles sont six heures*.

(MM. de Port-Royal, *Gramm. gén. et rais.* ; des fig. de constr., p. 219.)

C'est encore par cette figure que l'on peut rendre raison de certaines phrases où l'on exprime la négative *ne*, quoiqu'il semble qu'elle doive être supprimée, comme lorsqu'on dit : « Je crains qu'il « *ne* vienne ; j'empêcherai qu'il *ne* vienne ; j'ai peur qu'il n'oublie, etc. » En ces occasions on est occupé du désir que la chose n'arrive pas ; on a la volonté de faire tout ce qu'on pourra afin que rien n'apporte d'obstacle à ce qu'on souhaite ; voilà ce qui fait énoncer la négation.

(Dumarsais, *Encycl. méth.*, au mot *construction*, et à *Logique*, page 119.)

C'est aussi par une figure semblable que Voltaire a dit :

Jeune et *charmant objet* dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point *tombée* en de barbares mains ;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins.

(Voltaire, *Mahomet*, acte I, sc. 2.)

Tombée est ici au féminin, parce que l'auteur était plus occupé de Palmire, à qui ces paroles s'adressent, que de la qualification de *jeune et charmant objet* qu'il lui donne.

Quand La Bruyère (*des Femmes*, chap. III) a dit : « Une femme « infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, « n'est qu'infidèle ; s'il la croit fidèle, elle est parjure. » Il est un tour élégant et fort bon, parce que ce n'est pas le mot *personne* qui reste à l'esprit, c'est l'idée d'*homme*, de *mari*.

(Condillac, *De l'Art d'écrire*, ch. XI, liv. 1^{er}.)

L'emploi de la syllepse est encore très heureux dans ces vers de Racine (*Athalie*, acte IV, sc. 3) :

Entre le *pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme *eux* vous fûtes *pauvre*, et, comme *eux*, orphelin.

La régularité de la construction demandait *comme lui*, puisque ce pronom se rapporte au mot *pauvre* ; mais le poète oublie qu'il a employé ce mot ; plein de son idée, il ne voit que les pauvres et les

orphelins en général; et c'est sur ces êtres si intéressants qu'il porte toute son attention : *comme eux* est donc la seule expression que Racine a dû employer, puisqu'elle répond si bien à l'idée et au sentiment qui l'occupent.

(Lévizaç, page 268, tome II.)

— On trouvera un grand nombre de cas où cette figure est employée, si l'on se reporte à ce qui a été dit sur l'Accord du verbe avec son sujet. Voyez surtout pages 592 et suivantes. A. L.

§ IV.

DE L'INVERSION OU HYPERBATE.

L'inversion consiste dans le déplacement des mots qui composent un discours, dans l'interversion de l'ordre rigoureux, déterminé par la succession des idées et fixé par la Grammaire.

Cette figure était, pour ainsi dire, naturelle au latin. Comme il n'y avait que les terminaisons des mots qui, dans l'usage ordinaire, fussent les signes de la relation que les mots avaient entre eux, les Latins n'avaient égard qu'à ces terminaisons, et ils plaçaient les mots selon qu'ils se présentaient à l'imagination, ou selon que cet arrangement leur paraissait produire une cadence et une harmonie plus agréables; mais, parce qu'en français les noms ne changent point de terminaison, nous sommes obligés communément de suivre l'ordre de la relation que les mots ont entre eux. Ainsi nous ne saurions faire usage des inversions que lorsqu'il est aisé de les ramener à l'ordre de la construction grammaticale. Cette figure donne souvent aux phrases plus de rapidité, de grâce, d'énergie; quelquefois même elle ajoute à la clarté en évitant les amphibologies; et alors on doit, même dans le discours ordinaire, la préférer à la construction grammaticale.

(Dumarsais, *Encycl. méth.*, au mot *construction*.)

Quand Fléchier, dans son *Oraison funèbre du duc de Montausier*, a dit : « Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice, où coula le sang de mille victimes, que Salomon, etc. » cette phrase a certainement plus de grâce que s'il eût dit, suivant la construction grammaticale : *sacrifice où le sang de mille victimes coula*.

(Même autorité.)

Si le même écrivain eût dit : « Cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces prenait déjà l'essor pour se sauver vers les montagnes, » il n'eût fait que raconter un fait; mais il a fait un tableau en disant : « Déjà prenait l'essor, pour se sauver

« vers les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces. » — *Prenait l'essor* est la principale action, c'est celle qu'il faut peindre sur le devant du tableau. — *Déjà* est une circonstance nécessaire qui viendrait trop tard si elle ne commençait pas la phrase. L'action se peint avec toute sa promptitude dans *déjà prenait l'essor*; elle se ralentirait si l'on disait *il prenait déjà l'essor*. — *Pour se sauver vers les montagnes* est une action subordonnée, et ce n'est pas sur elle que le plus grand jour doit tomber. Si Fléchier eût dit : *pour se sauver vers les montagnes, déjà prenait l'essor*, le coup de pinceau eût été manqué. — Enfin, *dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces* est une action encore plus éloignée; aussi l'orateur la rejette-t-il à la fin comme la partie fuyante : elle n'est là que pour contraster, pour faire ressortir davantage l'action principale. (Condillac, *De l'Art d'écrire*, chap. XIV, liv. II.)

« Chacun demande à Dieu avec larmes qu'il abrège ses jours pour prolonger une vie si précieuse : on entend un cri de la nation, ou plutôt de plusieurs nations intéressées dans cette perte. Elle approche néanmoins cette mort inexorable, qui, par un seul coup qu'elle frappe, vient percer le sein d'une infinité de familles. » (BOSSUET.) — L'approche de la mort est une peinture d'autant plus vive qu'elle suit immédiatement le cri des nations. L'inversion fait toute la beauté de ce dernier membre; cependant si Bossuet eût dit dans le premier membre : *chacun avec larmes demande*, cette transposition aurait rendu plus sensible l'image que font ces mots *avec larmes*.

« O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! » (BOSSUET.) — A cet endroit de l'*Oraison funèbre de Madame*, tout le monde répandit des larmes; mais il est bien vraisemblable qu'on n'en aurait pas répandu si Bossuet avait dit : « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où cette étonnante nouvelle, Madame se meurt, Madame est morte, retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre ! » Il fallait pour l'image qu'après avoir peint la promptitude avec laquelle on fut frappé de cette nouvelle, la voix de l'orateur tombât avec ces mots : *Madame se meurt, Madame est morte*.

L'inversion est très propre à augmenter la force des contrastes, et par là elle donne, pour ainsi dire, plus de relief à une idée, et la fait ressortir davantage. Bossuet pouvait dire : « Douze pêcheurs en-

« voyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, ont accompli alors, ni plus tôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophètes ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire. » — Mais Bossuet se sert d'une inversion, par laquelle il fixe d'abord l'esprit sur les philosophes, sur les prophètes, sur le peuple juif protégé et fidèle; il nous fait sentir toute la grandeur de son entreprise, avant de parler de ceux qui l'ont accomplie, et le tour qu'il prend doit toute sa beauté à l'adresse qu'il a de renvoyer les douze pêcheurs et l'accomplissement à la fin de la phrase. Il s'exprime ainsi : « Alors seulement, et ni plus tôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter; ce que les prophètes, ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire; douze pêcheurs, envoyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, l'ont accompli. »

En général, l'art de faire valoir une idée consiste à la mettre à la place où elle doit frapper le plus : « Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits : il faut toujours tendre à la perfection; et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre. » (LA BRUYÈRE, *des Ouvrages de l'esprit*, chap. I.) — Par cette inversion La Bruyère fait mieux sentir le motif qu'un écrivain doit se proposer, que s'il eût dit : *et alors la postérité sait nous rendre cette justice*, etc.

L'inversion est commune à la prose et à la poésie, et celle-ci n'a guère plus de privilège que la prose; néanmoins les inversions, quoique de la même nature, y sont plus fréquentes, parce que plus l'esprit sera animé de passions fortes et de sentiments vifs, plus il s'en permettra, même sans s'en apercevoir. Toutefois il faut prendre garde que les inversions ne donnent lieu à des phrases louches, équivoques, et où l'esprit ne puisse pas aisément rétablir la construction grammaticale, car on ne doit jamais perdre de vue que l'on ne parle que pour être entendu, et que c'est là le premier but de la parole, le premier objet de toutes les langues. Si donc les inversions sont forcées, si les règles de la langue sont violées, l'esprit est mécontent et condamne le poète. Nous pourrions citer beaucoup d'exemples d'inversions vicieuses; nous nous bornerons à un seul. Boileau a dit (Satire I) :

Que *George* vive ici, puisque *George* y sait vivre,

Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis;
Que *Jacquin* vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste.

Dans cette première phrase, le relatif *que*, qui amène la phrase incidente *un million*, etc., se trouve séparé de son antécédent *George* par *vive ici*, puisque *George* y sait vivre, ce qui n'est pas permis dans notre langue; ainsi cette inversion ne peut être tolérée. La même faute se trouve dans la seconde phrase.

(Lévizac, page 235, tome II.)

§ V.

DES GALLICISMES.

Quoique toutes les langues paraissent construites sur un plan uniforme dans leurs parties essentielles, elles offrent cependant des particularités, soit dans l'emploi des mots, soit dans la manière de les arranger, qui, s'écartant des règles ordinaires, distinguent une langue de toutes les autres. Ces locutions particulières s'appellent *idiotismes*.

Lorsqu'on a voulu distinguer les idiotismes propres à une langue en particulier, on leur a donné un nom analogue à celui de cette langue. Les idiotismes de la langue française s'appellent *gallicismes*, comme ceux du grec s'appellent *hellénismes*, ceux du latin *latinismes*, ceux de l'anglais *anglicismes*, ceux de l'allemand *germanismes*. Ainsi *idiotismes* désigne le genre dont les autres mots sont les espèces.

Le gallicisme étant une façon de s'exprimer particulière à notre langue, cette particularité d'expression peut se trouver :

- 1° Dans le sens d'un mot simple;
- 2° Dans l'association de plusieurs mots;
- 3° Dans l'emploi d'une figure;
- 4° Dans la construction de la phrase.

Quelques exemples suffiront pour justifier et éclaircir ces distinctions.

I. Il ne peut y avoir de gallicisme de la première espèce que dans les mots qui, étant communs à plusieurs langues, ont pris dans la nôtre une signification toute particulière et éloignée de celle du mot primitif.

Ainsi nos langues modernes ont adopté le mot *sentiment*, dérivé

du primitif latin *sentire*; mais ce mot a pris dans chacune d'elles des nuances d'acception particulières à chacune d'elles. En italien, *sentimento* exprime deux idées différentes : 1° l'opinion qu'on a sur un objet ou sur une question; 2° la faculté de sentir. En anglais, *sentiment* ne signifie que le premier de ces deux sens, celui d'opinion.

En espagnol, *sentimento* signifie *souffrance*, comme le verbe *sentir* a le sens du mot latin *pati* *souffrir*.

En français, le mot *sentiment* a pris beaucoup plus d'extension; non seulement il désigne en général toutes les affections de l'âme, mais il exprime plus particulièrement la passion de l'amour. « Sor. « *sentiment* était si profond, dit l'auteur de *la Princesse de Clèves*, « que rien au monde ne pouvait la distraire des objets qui servaient « à le nourrir. » Traduisez cette phrase dans toute autre langue, en conservant le mot *sentiment*, et vous ferez un gallicisme. Les Anglais en ont fait un, en créant le mot *sentimental*, qui a un sens plus étendu que leur substantif *sentiment*, mais qui est parfaitement analogue à l'usage que nous avons fait du mot *sentiment*, et qui ne pouvait par conséquent manquer d'être adopté par nos écrivains à *sentiment*.

Les altérations du sens de beaucoup de mots, dues à la frivolité, aux caprices de la mode, sont inconcevables, et produisent souvent des gallicismes; c'est ainsi que nous disons : *un homme de condition*, pour désigner un gentilhomme; et, dans le langage populaire : *un homme en condition*, pour désigner un domestique.

Nous donnons, dans le langage familier, aux termes *honnête* et *honnêtement*, *raisonnable* et *raisonnablement*, des acceptions aussi bizarres qu'éloignées du sens primitif et naturel de ces mots. Lisette dit à Géronte dans *le Méchant*, de Gresset.

Et vous vous fâchez même assez *honnêtement*. (Acte I, sc. 2.)

On dit, dans le même style, qu'un homme est *raisonnablement* ennuyeux. Molière a fait un usage plaisant de l'adjectif *raisonnable*, dans *les Fourberies de Scapin* : « Il me faut un cheval de service, « et je n'en saurais avoir un tant soit peu *raisonnable* à moins de « soixante pistoles. »

II. *Des associations singulières de mots*, en changeant tout à fait le sens des termes, produisent souvent des gallicismes. Ainsi le même adjectif, mis avant ou après son substantif, exprime des idées différentes; il y a loin d'un *bon homme* à un *homme bon*; d'un *galant homme* à un *homme galant*; d'un *brave homme* à un *homme*

brave; d'une *sage-femme* à une *femme sage*; d'une *certaine nouvelle* à une *nouvelle certaine*.

Le mot *autre* perd sa signification étant joint à *nous* ou à *vous* : *vous autres, nous autres*. Géronte dit dans *le Méchant* de Gresset :

..... *Vous autres, fortés têtes,*

Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes.

(Acte I, sc. 4.)

Il y a deux gallicismes dans ce peu de mots : *vous autres*, et *vous voilà*. — A *cela près*, pour dire *excepté cela*, est aussi un gallicisme. « A une grande vanité près, les héros sont faits comme les « autres hommes », dit LA ROCHEFOUCAULD. — *Mauvaise grâce* présente l'association de deux mots qui semblent se repousser.

III. Les *gallicismes de figures* sont très nombreux, quoiqu'on ne doive y comprendre que les expressions figurées employées dans l'usage commun de la langue, et non celles qui pourraient être autorisées seulement par des exemples particuliers. C'est une figure bien hardie, et particulière à notre idiome que celle qu'on emploie tous les jours, en disant : « Comment vous portez-vous? Il se porte mal, » pour dire : « Comment est votre santé? Sa santé est mauvaise. » Les Anglais sont encore plus bizarres dans leur formule ordinaire : *how do you do?* signifie littéralement, *comment faites-vous faire?* pour dire *comment vous portez-vous?*

Dans leur langue, le mot *do* (*faire*) se met avant les autres verbes, comme purement explétif, sans en changer le sens. Toutes les phrases où on l'emploie ainsi sont des *anglicismes*.

Les expressions figurées qui forment des gallicismes sont tirées plus généralement d'anciens usages qui nous étaient vraisemblablement plus familiers qu'aux autres nations, comme les tournois, la chasse, le jeu de la paume, etc. Ainsi, on dit *rompre en visière* à quelqu'un, pour dire : l'attaquer, le contredire avec aigreur et avec emportement sur ses opinions, ses prétentions, etc.; parce qu'il n'était pas permis, dans les joutes et dans les tournois, de frapper à la visière de son adversaire.

« Être à bout, à bout de voie. » sont des termes de chasse.

« Servir sur les deux toits, donner dans le travers, friser la « corde, » sont des termes de la paume. C'est de ce jeu que sont venues aussi ces locutions : « il me la donne belle; vous me la baillez bonne. » C'est une ellipse où le mot *balle* est sous-entendu. *Empaumer* quelqu'un, *empaumer* une affaire, vient de la même source

Il y a des figures, même très hardies, dont l'emploi dans la langue commune ne peut s'expliquer. Nous en avons surtout tiré un grand nombre de verbes qui sont d'un usage plus ordinaire; tels que *être*, *avoir*, *faire*, *aller*, *venir*, *entrer*, *sortir*, *perdre*, *gagner*, etc. Nous ne citerons que les expressions suivantes: « Être au fait des usages, d'une aventure; il s'est tué; il s'est vu mourir; je me suis trouvé mal: quand le médecin est venu, elle s'est trouvée morte; faire la barbe; faire les ongles (pour ôter la barbe, couper les ongles); nous allons rester; il vient de s'en aller; je sors de maladie; perdre un objet de vue; gagner une maladie; se mettre à rire, à dormir; se louer de quelqu'un, de quelque chose, etc. »

C'est une image assez hardie que d'appeler *une chose en l'air*, une chose sans fondement; que de dire: un conte en l'air, parler en l'air. — On trouve dans *les Plaideurs*:

Et d'une cause *en l'air* il le faut bien leurrer. (Acte III, sc. 2.)

S'oublier, pour oublier ce qu'on est, est encore un gallicisme; comme *se mettre en quatre*, pour dire, faire tous ses efforts.

IV. Les gallicismes de construction sont aisés à reconnaître, parce qu'ils sont presque tous, dans certaines constructions, contraires aux règles ordinaires de la Syntaxe; d'autres sont des ellipses; quelques uns ne peuvent être attribués qu'aux inexplicables bizarreries de l'usage.

Il y a, pour dire, il est, il existe, est un gallicisme qui se reproduit dans beaucoup de phrases. « Il y avait autrefois un roi; il y a deux ans que je ne l'ai vu; il y a à parier que cela n'arrivera pas, etc., etc. » sont autant de gallicismes. Il y en a deux dans la phrase suivante: « Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne s'en mêlent. »

« Il n'est rien moins que généreux, » pour dire: « Il n'est point généreux; — on ne laisse pas de s'amuser, malgré les calamités publiques; — vous avez beau dire, » sont encore des gallicismes.

L'usage bizarre que nous faisons du mot *en*, dans un grand nombre de phrases, est une source de gallicismes; comme: « à qui *en* avez-vous? où veut-il *en* venir? *en* vouloir à quelqu'un; *en* user mal; *en* agir mal avec lui; on *en* vint aux mains. »

« Si j'étais que de vous » est un gallicisme employé par Molière dans *les Femmes savantes*:

Je ne souffrirais pas, *si j'étais que de vous*,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux. (Acte IV, sc. 2.)

On disait à un homme qui avait fait une sottise: « Si j'étais que

« de vous, j'irais me pendre tout à l'heure. » — « Eh bien, soyez que de moi, » répondit-il au donneur d'avis.

« La raillerie de Cicéron, dit Gédoyn (trad. de Quintilien, livre VI), « a je ne sais quoi d'honnête, et qui sent son bien. » Cette dernière expression est un vrai gallicisme, qui ne sera bientôt plus qu'un barbarisme.

De plus longs détails nous paraissent inutiles. C'est aux maîtres à faire connaître ces gallicismes lorsqu'ils se présentent.

Cependant nous finirons ce chapitre par quelques réflexions sur l'emploi des gallicismes.

On doit distinguer, relativement au style, trois sortes de gallicismes. La première est celle des gallicismes que le genre noble et élevé admet, parce qu'ils communiquent au style de l'énergie, de la grâce et de la variété. La deuxième est celle des gallicismes qui ne conviennent qu'au style léger, familier et badin. La troisième enfin est celle de ces gallicismes que la bonne compagnie proscribit, et qu'on ne trouve employés que dans le style burlesque, bas et populaire.

C'est des deux premières sortes de gallicismes que M. de Rivarol a dit: « Les tournures particulières d'une langue, qu'on appelle « idiotismes, si embarrassantes pour les étrangers, sont pourtant ce « qui donne éminemment de la grâce au langage; Pascal, Molière, « madame de Sévigné, Voltaire en fourmillent. Les Français trouvent aux gallicismes le charme que les Grecs trouvaient aux héllénismes. Mais tout dépend de leur heureux emploi: il constitue « le bon goût chez nous; il constituait l'urbanité chez les Latins et « l'atticisme chez les Grecs. On sent, ajoute-t-il, que je ne parle pas « ici du jargon du petit peuple, mais de la langue nationale, parlée « par le public, et cultivée par les gens de goût. »

L'heureux emploi des gallicismes de la première classe est réservé au génie. Un esprit fin et délicat fait usage de ceux de la seconde. L'homme bien élevé se sert rarement de ceux de la troisième: ils sont le signe d'un esprit bas et rampant.

De ce genre sont une infinité d'expressions proverbiales, qui sont de vrais gallicismes. Pur langage du peuple, on ne les trouve, comme le fait observer M. de Rivarol, ni dans les livres, ni dans le monde.

L'emploi des gallicismes est moins fréquent à mesure que le genre est plus élevé; on n'en trouve qu'un très petit nombre dans le poème épique, dans la tragédie et dans les discours sur de grands objets. Corneille, Racine, Fléchier, Bossuet, etc., en ont très peu. Mais on les

trouve en abondance dans la comédie, dans les poèmes sur des sujets plaisants, et dans tout ce qui a rapport au style simple et familier. Voltaire, Gresset, La Fontaine, madame de Sévigné, etc., en sont pleins. Mais ici il y a une grande distinction à faire. L'emploi des gallicismes donne de la grâce et de la légèreté au style de Voltaire; de la finesse et le ton du jour à celui de Gresset; de l'enjouement et de la plaisanterie à celui de Pascal; de la délicatesse, de la naïveté, et une grâce inexprimable à celui de La Fontaine et de madame de Sévigné: mais il ne donne qu'un ton lourd et pédant à celui de l'abbé d'Olivet; et la raison en est que ce dernier, n'ayant reçu qu'une éducation de collège, n'a pu faire perdre à ces locutions ce qu'elles ont contracté de bas en passant dans toutes les bouches, au lieu que les premiers les ont ennoblies par le goût qui les a dirigés dans le choix qu'ils en ont fait, et par la manière dont ils les ont amenées dans le discours.

(Beauzée, Douchet, Lévizac et Suard.)

CHAPITRE XIII.

DES QUALITÉS

QUI CONTRIBUENT A LA PERFECTION DU LANGAGE

ET DU STYLE.

Présentement que nous avons dit tout ce qu'il est indispensable de savoir sur la construction grammaticale, sur la construction figurée et sur les gallicismes, il est nécessaire que nous entretenions nos lecteurs des qualités qui contribuent à la perfection du langage et du style, sous le rapport de l'exactitude grammaticale.

La pureté, la netteté, la propriété des expressions sont des qualités indispensables, soit que l'on parle, soit que l'on écrive; et c'est mal parler sa langue que de les négliger.

L'élégance, la grâce, la précision, la force, la richesse, le naturel sont d'une nécessité moins rigoureuse; mais leur réunion constitue l'écrivain distingué.

ARTICLE PREMIER.

DES QUALITÉS QUI CONTRIBUENT A LA PERFECTION DU LANGAGE.

La pureté consiste à n'employer que les mots et les locutions que les règles, ou du moins que l'usage autorise.

La netteté consiste dans l'arrangement des mots.

La propriété des expressions a pour objet la convenance qui doit exister entre les mots et le sens que l'on veut exprimer. (MARMONTEL, p. 375, 378 et 400.)

Partout où ces qualités ne se rencontrent pas, il y a ou barbarisme, ou solécisme, ou disconvenance, ou équivoque, ou amphibologie.